



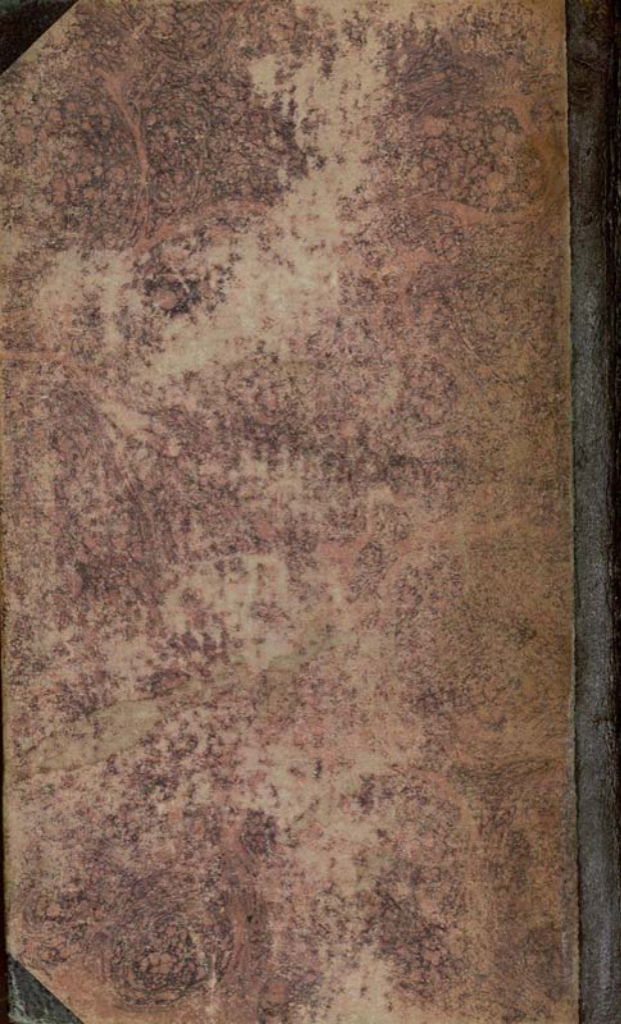


L'ESPAGNE  
ET LE  
PORTUGAL



2





BIBLIOTECA  
DEL  
MARQUÉS DE MIRAFLORES.

Est. N.º

33

Tab.ª N.º

2





A-287012

R  
142871

L'ESPAGNE  
ET  
LE PORTUGAL.

PARIS

chez M. LEBLANC, passage des Panoramas

1815.

LESSAGE  
BY  
LE PORTUGAL



L'ESPAGNE  
ET LE PORTUGAL,  
OU  
MOEURS, USAGES ET COSTUMES

DES HABITANS DE CES ROYAUMES.

PRÉCÉDÉ D'UN PRÉCIS HISTORIQUE,  
PAR M. BRETON.

Ouvrage orné de cinquante-quatre planches  
représentant douze vues et plus de soixante  
costumes différens, la plupart d'après des  
dessins exécutés en 1809 et 1810.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

A. NEPVEU, Libraire, passage des Panoramas.

~~~~~

1815.

L'ESPAGNE  
ET LE PORTUGAL,  
OU  
MŒURS, USAGES ET COSTUMES

DES HABITANS DE CES ROYAUMES.

PRÉCÉDÉ D'UN BRÉVÉ HISTORIQUE.

PAR M. BRÉTÓN.

Ouvrage orné de cinquante-quatre vignettes  
représentant divers usages et coutumes  
particuliers de ces deux royaumes, et  
de leurs habitans, le plus agréable et  
le plus utile en 1809 et 1810.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

chez la Citoyenne, Libraire, passage des Panoramas.

1810.

1810.



---

# L'ESPAGNE

ET

# LE PORTUGAL.

---

---

DIVISION TOPOGRAPHIQUE

DE L'ESPAGNE.

---

LES Espagnols donnent avec orgueil le nom de *Péninsule* à leur pays qui borné à l'est par la Méditerranée, à l'ouest par l'Océan atlantique ne touche au continent que par la chaîne des Pyrénées qui le séparent de la France.

Cette dénomination n'est cependant pas tout-à-fait exacte, puisque le Portugal occupe une partie considérable des côtes orientales. Pour s'exprimer plus clairement, il faudroit, comme le font les Anglais, confondre dans le nom de péninsule l'un et l'autre royaume. Mais les Espagnols n'ont pas oublié que le Portugal faisoit, il y a peu de siècles, portion intégrante de leur monarchie. Quoique les intérêts de l'Europe et surtout la politique de l'Angleterre, ne permettent pas que les deux couronnes d'Espagne et de Portugal, soient désormais réunies, les Espagnols regardent cette dernière contrée comme une possession légitime que l'usurpation seule a pu leur arracher.

On estime que l'Espagne a cinq

cent quatre-vingt-une lieues de circuit, et deux cents lieues dans sa plus grande largeur. La surface totale de son territoire est de vingt-cinq mille cent trente-sept lieues carrées. Située entre trente-six degrés six minutes trente secondes et quarante-trois degrés quarante - six minutes quarante-six secondes de latitude boréale, et entre onze degrés trente-six minutes quinze secondes de longitude ouest et zéro degré cinquante-six minutes cinquante-cinq secondes à l'est du méridien de Paris, elle présente du nord au sud cent quatre-vingt-quinze lieues d'étendue et de l'occident à l'orient deux cent dix-neuf.

Trois routes conduisent de France en Espagne; l'une est celle de Saint-Jean-de-Luz à Irun, la seconde de Saint-

Jean-Pied-de-Port à Roncevaux, célèbre par les exploits de Roland, et la troisième du Boulon à la Jonquière.

Il y a en tout dans les cols des Pyrénées soixante-quinze passages dont vingt-huit sont praticables pour les cavaliers ; sept pour les voitures et même l'artillerie.

Les rivières principales sont le *Mino*, le *Douéro*, le Tage, la Guadiana, le Guadalquivir qui versent leurs eaux à l'ouest et au sud ; l'Ebre, le Xugar et la Ségura qui coulent à l'est.

Les Romains partageoient cette contrée en Espagne citérieure et ultérieure. Ils la distinguèrent ensuite en Lusitanie, Bétique et Tarragonaise. Ces divisions changèrent sous les derniers empereurs, et encore plus après

l'invasion des barbares du nord.

On fait usage en ce pays de deux espèces de divisions, de la division purement militaire et de la division administrative. Parlons d'abord du premier mode.

L'Espagne est partagée en treize gouvernemens militaires, dont les chefs portent tous le titre de capitaines-généraux, excepté le gouverneur de la Navarre qui a le titre de vice-roi.

Ce sont les gouvernemens de *Madrid* pour la nouvelle Castille; de *Zamora* pour la vieille; de *Barcelone* pour la Catalogne, de *Valence*, pour les royaumes de Valence et de Murcie; de *Palma* pour le royaume de Majorque; *Pampelune* pour le royaume de Navarre; *Saint-Sébastien* pour

le Guipuscoa et la Biscaye ; le port *Sainte-Marie* pour l'Andalousie ; *Malaga* pour la côte de Grenade ; la *Corogne* pour la Galice ; *Badajoz* pour l'Estremadure ; *Ceuta* pour les provinces d'Afrique ; *Sainte-Croix de Ténériffe* pour les îles Canaries.

Les géographes se conforment plus ordinairement à la division en provinces ; en voici les noms et ceux de leurs capitales.

*Quatre provinces maritimes sur la Méditerranée.*

PROVINCES.

CAPITALES.

Catalogne.

*Barcelone.*

Royaume de Valence.

*Valence.*

Royaume de Murcie.

*Murcie.*

Grenade.

*Grenade.*



*Cinq provinces maritimes sur l'Océan.*

| PROVINCES.        | CAPITALES.   |
|-------------------|--------------|
| Andalousie.       | Séville.     |
| Galice.           | Compostelle. |
| Asturies.         | Oviédo.      |
| Vieille Castille. | Burgos.      |
| Biscaye.          | Bilbao.      |

*Trois provinces dans l'intérieur des terres et situées vers le nord.*

| PROVINCES.          | CAPITALES.  |
|---------------------|-------------|
| L'Arragon.          | Sarragosse. |
| Royaume de Navarre. | Pampelune.  |
| Royaume de Léon.    | Léon.       |

*Quatre provinces dans l'intérieur des terres, situées vers le sud.*

| PROVINCES.         | CAPITALES. |
|--------------------|------------|
| Nouvelle Castille. | Madrid.    |
| Estremadoure.      | Badajoz.   |
| Cordoue.           | Cordoue.   |
| Jaen.              | Jaen.      |

*Iles dans la Méditerranée.*

| ÎLES.           | CAPITALES.                     |
|-----------------|--------------------------------|
| Majorque.       | <i>Palma.</i>                  |
| Minorque.       | <i>Citadella ou Ciudadela.</i> |
| Yvica ou Ibiza. | <i>Ibiza.</i>                  |

Si les Espagnols diffèrent considérablement des autres Européens, par leur caractère, leurs mœurs, leurs habitudes, par leurs traits mêmes et surtout par leur teint, il règne presque autant de variété entre les habitans des différentes provinces. Cependant la fierté castillane domine, et forme l'empreinte générale de la nation. Leur orgueil est mêlé de gravité et quelquefois poussé à l'excès. Ils sont braves sans être téméraires, et se portent rarement à des entreprises hasardeuses. Colères et vindic-

catifs ils savent dissimuler leur emportement. Présomptueux dans la prospérité, on les accuse d'être rampans dans la mauvaise fortune. Au reste ils rachètent ces défauts par de bonnes qualités. Généreux sans ostentation, d'une patience et d'une sobriété extrêmes, ils ont beaucoup d'aptitude pour les lettres et les sciences : la paresse seule les empêche d'y faire des progrès.

Feu M. Bourgoing que ses fonctions diplomatiques ont mis à portée d'étudier ce peuple, tout en accusant les Espagnols d'être généralement enclins à la superstition et à la paresse, leur reconnoît des qualités précieuses. Il attribue à l'importance politique, à la prépondérance que cette puissance a eue autrefois, la teinte de

fierté que les habitans de l'Espagne ont conservée.

« A l'époque, dit-il, où l'Espagne jouoit un si grand rôle, où elle découvroit et conquéroit le nouveau monde; où, non contente de dominer sur une grande partie de l'Europe, elle agitoit, elle ébranloit l'autre, soit par ses intrigues, soit par ses entreprises militaires; à cette époque, les Espagnols se sont enivrés de cet orgueil national qui respiroit dans l'habitude extérieure de leur corps, dans leurs gestes, dans leurs propos, dans leurs écrits.

« Comme il étoit alors motivé, il leur donnoit un air de grandeur que leur pardonnoient du moins ceux à qui il n'imprimoit pas le respect. Mais par un concours de circonstances

malheureuses, cette splendeur s'est éclip­sée, et les prétentions qu'elle excusoit lui ont survécu. L'Espagnol du seizième siècle a disparu, mais son masque est resté.....

« Soit que l'Espagnol moderne parle, soit qu'il écrive, ses expressions ont une tournure exagérée qui approche de la rodomontade. Il a une haute idée de sa nation et de lui-même, il s'exprime sans ménagement et quelquefois sans adresse.

« Son amour-propre ne se reproduit pas par ces tournures plaisamment exagérées, qui provoquent le rire plutôt que l'humeur, et qui caractérisent les habitans d'une de nos provinces. Quand il se vante, c'est gravement, c'est avec toute la pompe de son langage. »



L'auteur ingénieux que je viens de citer, convient que le génie de la langue espagnole naturellement ampoulée, doit puissamment influencer sur les mœurs du peuple. Les dialectes différens que l'on parle dans chaque province ont pu agir également sur le caractère de leurs habitans respectifs; aussi dans la revue que nous allons passer des diverses contrées de l'Espagne; aurons-nous soin de noter les principales propriétés des idiômes qui se parlent dans quelques-unes.

---

## CATALOGNE.

**L**A principauté de Catalogne est située à l'extrémité nord-est de l'Espagne. Elle confine du côté de l'orient à la Méditerranée, du côté de l'occident à l'Arragon, et touche vers le midi au royaume de Valence. Séparée au nord par les Pyrénées des provinces les plus méridionales de la France, elle fut comprise autrefois dans une souveraineté indépendante avec une partie de ces mêmes provinces, telles que le Roussillon, la Cerdagne, le comté de Foix et une grande partie du Languedoc.

Telles étoient les vastes possessions des comtes de Barcelone au neuvième siècle ; Raimond V , le dernier d'entre eux , les aggrandit encore en montant sur le trône d'Arragon , et en joignant à tous ces domaines les îles de Majorque et de Minorque , la Sicile , le royaume de Valence , en un mot presque toute la monarchie espagnole. L'étendue actuelle de la Catalogne peut être de quaranté lieues de l'est à l'ouest , et de quarante-quatre du nord-est au sud-est.

Le voisinage des Pyrénées , a fait jouer à cette province un grand rôle dans toutes les révolutions qui ont agité les Espagnes. Ce fut la Catalogne que les Romains asservirent la première , lorsqu'ils pénétrèrent dans l'Ibérie ; elle fut conquise par



Evaric , roi des Goths , vers l'an 470 ; par les Maures sur les Goths en 712 , et par les Français sur les Maures à la fin du huitième siècle.

Sous les comtes de Barcelone , la Catalogne étoit divisée en *Vigueries* ou *vicariats* , administrés chacune par un *Viguiier* , c'est-à-dire , *vicaire* ou lieutenant du comte.

Réunie à la couronne d'Arragon , cette province continua de jouir de grands privilèges. Elle avoit des Etats composés de trois ordres , le *clergé* , la *noblesse* et les *universités* ou *communes* , lesquels partageoient avec le souverain la puissance législative. Tantôt les Etats proposoient aux rois les statuts et réglemens qu'ils jugeoient nécessaires , tantôt ils sanctionnoient les lois que créoit le mo-

narque de son propre mouvement. L'assemblée des Etats se tenoit tantôt à Perpignan, tantôt à Barcelone : ils se réunirent encore une fois en 1702, sous Philippe V, petit-fils de Louis XIV ; mais ce prince irrité de la résistance opiniâtre des Catalans et surtout des habitans de Barcelone à la révolution qui plaça sur le trône des Espagnes une branche de la maison de Bourbon, dépouilla cette province de ses privilèges, et la soumit comme tout le reste de l'Espagne, à l'administration des corrégidors.

Cette punition fut sans doute injuste. L'importance de la position de Barcelone déterminoit le parti opposé aux Bourbons, à y entretenir une armée nombreuse, à y déployer les plus formidables moyens de défense :

Barcelone ne fut pas plus coupable alors contre Philippe V, qu'elle ne l'a été dernièrement contre Ferdinand VII.

Peut-on croire que les malheureux habitans aient spontanément entretenu le foyer de la guerre sur leur territoire qui, plus que tout autre partie de l'Espagne, a besoin pour être mis en valeur de tous les efforts de l'industrie? Cependant, la Catalogne est la province la plus tempérée de ce royaume; les hivers y sont doux, les chaleurs de l'été sont très-supportables. Dans les parties hautes, voisines des Pyrénées, on n'éprouve presque point les variations de l'atmosphère, mais il n'en est pas ainsi à la vérité du côté de Barcelone. Ici l'on passe rapidement, dans la même

journée, du chaud au froid, de la sécheresse à l'humidité, d'un temps calme à des ouragans impétueux.

L'aspect du sol est fort inégal. M. Bourgoing exprime en ces termes l'étonnement dont il fut frappé en entrant dans la Catalogne.

« C'est, selon moi, dit-il, un des phénomènes les plus frappans qu'il y ait en Europe pour un voyageur, que de trouver dans un pays aussi connu que l'Espagne, entre deux villes aussi considérables que Valence et Barcelone, presque au bord de la mer, près de l'embouchure d'un grand fleuve, sur un chemin aussi fréquenté par des voyageurs de toutes les classes et même de tous les pays, de trouver, dis-je, de vastes cantons aussi dépourvus de ressour-

ces, aussi étrangers en apparence à toutes les commodités qu'amènent à leur suite, qu'enfantent partout ailleurs, la civilisation et le luxe..... Je doute qu'au centre de la Sibérie, autour du golfe de Bothnie, un voyageur soit plus dépourvu de ressources, et se croie plus abandonné de l'univers. »

---

---

VILLE ET PORT  
DE BARCELONE.

---

**B**ARCELONE, autrefois *Barcino*, fut ainsi appelée, dit-on, du nom de son fondateur Amilcar Barcas, père d'Annibal; il paroît cependant prouvé que les Massiliens ou Marseillais eurent pour le moins autant de part que les Carthaginois à la fondation de cette ville. Son origine et l'histoire des premiers habitans de la Catalogne se perdent d'ailleurs dans des fables extravagantes.

La forme de cette ville est presque

circulaire. La cité romaine occupoit la partie la plus élevée au milieu de la ville neuve. Les rues, surtout celles de l'ancienne enceinte, sont loin d'être belles, la plupart sont étroites et tortueuses. On les pave avec des pierres carrées, plates et minces, mais qui s'enfoncent faute d'entretien, et forment çà et là des ornières profondes. Les voûtes des égouts ne sont pas mieux entretenues, et il en résulte des émanations on ne peut plus malsaines.

On ne sauroit y marcher la nuit sans courir de grands dangers, si les rues n'étoient passablement éclairées, non point par des réverbères comme à Paris, mais par des fanaux attachés de chaque côté des rues ou places publiques, et à peu de distance les uns

des autres. Les places publiques de Barcelone sont en grand nombre, et cette profusion peut-être est cause de leur peu d'élégance. Une seule mérite ce nom; c'est celle où se trouve situé le palais du gouverneur.

« Cette place, dit M. de la Borde, est carrée, vaste, bien découverte, ornée sur un côté par des façades de maisons, sur un autre par le palais du général, sur le côté opposé par le bel édifice de la *Lonja* ou bourse, et sur le quatrième par la *Porte de mer*, ayant à la gauche le nouvel édifice de la *Douane*, et à droite la magnifique promenade du quai, nommée *Muraille de mer*. »

Cette *muraille*, ou plutôt ce *rempart* (car le mot espagnol *muralla* ne signifie pas autre chose), n'a guères



plus de largeur qu'il n'en faut pour que deux voitures y passent de front ; elle est voûtée dans toute son étendue , et des magasins sont établis dans les arcades. Sa hauteur atteint le premier étage des maisons ; on peut sous ce rapport , comparer la muraille de mer aux boulevards S.-Denis à Paris.

Le port que des attérissemens successifs ont peu à peu éloigné du point où se trouvoit jadis son ouverture (1).

---

(1) « La mer, dit Swinburne, est aujourd'hui bien loin de l'ouverture de l'ancien port. On voit une plaine de sable dans le lieu où étoit jadis le bassin. Il est probable que le sable, charié sans cesse par les rivières, ou entraîné par les vents, finira par le combler tout-à-fait, si l'on ne prend des précautions suffisantes. »

offre un superbe coup-d'œil. Le môle en pierres de taille présente une large plate-forme pour le passage des voitures; au-dessous se trouvent d'immenses magasins.

La construction de ce port est due à la sage administration du marquis de la Mina, capitaine-général de la Catalogne. Ce n'est pas la seule obligation que lui aient eue les habitans de cette province. En 1752, il commença à bâtir Barcelonette sur le promontoire qui défend l'entrée du port.

La citadelle ou fort Montjoux qui domine Barcelone est très-forte; et les derniers événemens ont prouvé qu'elle étoit imprenable. La force de cette position fut la cause malheureuse des désastres qu'éprouva Bar-

celone au commencement du dernier siècle. Assiégée en 1714 par le duc de Berwick, général de l'armée de Louis XIV, elle subit avec une opiniâtreté incroyable soixante jours de tranchée ouverte.

Malgré la famine et les ravages d'un bombardement bien soutenu, les habitans poussés au désespoir, ne comptant plus sur la clémence de Philippe V, rejetèrent toutes propositions, et parurent décidés à s'ensevelir sous les ruines de leur patrie. Les femmes et les enfans excitoient le zèle des bourgeois; des moines fanatiques soutenoient leurs résolutions funestes.

Ce ne fut qu'après avoir livré quatre assauts meurtriers que les Français pénétrèrent dans la ville, mais

ils trouvèrent les maisons crénelées, barricadées, et à chaque pas il leur fallut commencer un nouveau siège. Enfin les habitans repoussés dans la ville neuve, écoutèrent les conseils de la sagesse, et consentirent à capituler (1). Ils se rendirent à discrétion, et prirent la plupart la résolution de s'expatrier. Après avoir réalisé les tristes débris de leur fortune, ils passèrent en Italie et dans d'autres

---

(1) J'ai en ma possession des lettres originales de la princesse des Ursins, lesquelles rendent compte jour par jour des progrès du siège de Barcelone. A l'une de ces lettres se trouve annexé un état en langue espagnole de toutes les pièces d'artillerie immense et des munitions que les assiégeans dirigeoient contre cette malheureuse cité.

possessions de la maison d'Autriche, dont ils avoient défendu la cause avec si peu de succès.

On voyoit naguère à Barcelone de tristes vestiges de ce fanatisme. Une maison, appartenant à la famille Pinos, l'une de celle qui avoit montré le plus de dévouement aux intérêts de l'empereur Charles VI, resta près de cent ans sans être réparée. Ce bâtiment, situé sur la place de la *Cucurulla*, offre l'aspect le plus triste. Pinos, qui en étoit propriétaire à cette époque, ordonna en mourant, que sa maison presque détruite par les bombes, demeurât un monument de sa fidélité envers le souverain qu'il regardoit comme légitime. Les autres descendans de Pinos suivirent cet exemple, mais Charles IV, ayant fait

en 1802 , un voyage dans la Catalogne , celui qui se trouvoit propriétaire de ces décombres , crut devoir rebâtir la maison.

Les antiquaires sont partagés sur l'étymologie de Mont-Jouy , nom de la citadelle de Barcelone. Les uns veulent que ce nom, comme celui de Mont-Joux , que portoit autrefois le mont Saint-Bernard dans les Alpes , soit une corruption de *Mons Jovis* , c'est-à-dire montagne de Jupiter. D'autres assurent que la véritable étymologie est *Mons Judaicus* , ou montagne des Juifs , parce qu'on y voit en effet des pierres sépulcrales chargées d'inscriptions hébraïques.

M. Bourgoing trace ainsi le tableau de la prospérité dont jouissoit Barcelone , à l'époque de son voyage :

mais les malheurs de la guerre ont dû y apporter quelques changemens.

« Il n'est pas de ville en Espagne où il règne plus d'activité apparente, ni plus d'industrie réelle, malgré les causes de paresse et de dépopulation qui existent encore à Barcelone comme ailleurs. Car on y compte quatre-vingt-deux églises, vingt-sept couvents d'hommes, dix-huit de filles, et plusieurs congrégations.

« D'après le dénombrement de 1787, Barcelone s'est trouvé avoir cent onze mille quatre cent dix ames. Nulle part les progrès de la population n'ont été plus sensibles, s'il est vrai, comme on l'assure, qu'en 1715, Barcelone ne comptoit pas plus de trente-sept mille ames, et que lors

du débarquement de Charles III, en 1759, elle n'en avoit encore que cinquante-trois mille.

« Ce qui peut rendre croyable cette rapide prospérité, c'est la quantité prodigieuse d'édifices bâtis depuis quelques années, non-seulement dans l'intérieur de la ville, mais aussi et surtout dans les environs; tellement que Barcelone, pour le nombre et l'agrément de ses maisons de campagne, le cède à peu de villes de France. Marseille qui lui ressemble à quelques égards, qu'on pourroit lui comparer à quelques autres, et qui, à plusieurs, l'emporte assurément sur Barcelone, ne peut comparer son territoire à celui de cette ville, où l'on trouve à la fois un beau paysage, une culture très-variée, l'activité de



l'industrie, tous les symptômes de l'abondance.

« Qu'on ajoute aux charmes de pareils environs, l'avantage d'un sol fertile et d'un climat qui, sans être brûlant, fait prospérer toutes les productions des pays chauds, le concours d'étrangers qui y abondent, une nombreuse garnison, les moyens d'instruction que fournissent plusieurs corps littéraires; un théâtre d'anatomie; quelques bibliothèques publiques; un cabinet d'histoire naturelle; et l'on conviendra qu'il est peu de villes en Europe, dont le séjour offre plus d'agrémens et de ressources que celui de Barcelone ».

L'église cathédrale fut commencée à la fin du treizième siècle. C'est un très-beau bâtiment gothique.

On a formé, il y a trois siècles, le projet d'y ajouter une superbe façade, et l'on a imposé, pour se procurer les fonds suffisans, un droit sur les permissions de mariage que donne la cour ecclésiastique. Quoique cette taxe ait dû faire rentrer des sommes considérables, le portail n'a pas été commencé.

Le chœur est d'une construction élégante et décoré de marbre blanc. L'empereur Charles-Quint (1) y ayant tenu, en 1519, un chapitre de la Toison-d'Or, on a placé au-dessus des stales, les écussons et armoiries

---

(1) Ce prince, le cinquième du nom parmi les empereurs d'Allemagne, n'est jamais appelé autrement que Charles I<sup>er</sup>. par les Espagnols.

de chacun des chevaliers qui y ont assisté.

Une fondation fort ancienne et fort singulière est affectée à cette même église ; on élève et l'on entretient dans le cloître , un certain nombre d'oies. Cet usage remonte peut-être aux Arabes ; on sait que les fondations pieuses , en faveur des animaux , sont un des principes de la religion musulmane.

La salle de spectacle de Barcelone passe pour la plus belle qui existe en Espagne. Le théâtre est situé sur la promenade de la *Rambla*. On y donne pendant le carnaval , deux représentations par jour ; la première à quatre heures de l'après-midi , et la dernière à huit ou neuf heures.

Je ne sais quel voyageur anglais ; trompé, comme il arrive souvent aux étymologistes, par la consonnance des mots, a cru que *Rambla* venoit du mot anglais *Ramble*, qui signifie rôder et se promener, et que cette espèce d'adoption étoit un hommage rendu aux mœurs de l'Angleterre par les Espagnols, qui sont en général sédentaires, indolens et peu promeneurs. C'est une erreur très-grave ; *Rambla*, en espagnol, ne veut pas dire autre chose que ravin, et tel étoit cet endroit, il y a peu d'années. Les malheurs de la guerre de 1798, entre l'Espagne et l'Angleterre, ayant condamné à l'inaction une grande quantité d'habitans, on imagina, pour leur procurer du travail et du pain,

de convertir le ravin en une promenade élégante; celle dite de l'Esplanade a la même origine.

La Rambla offre aujourd'hui une terrasse pavée en briques, bordée de chaque côté de parapets en maçonnerie. Elle a vingt-sept pieds de largeur, et aboutit à une place de cent quarante-quatre pieds sur cent vingt-cinq, où a été construite la salle de spectacle. Là commence une autre terrasse semblable, longue de cent sept toises, et qui aboutit à une place d'une étendue plus vaste.

Les deux terrasses sont plantées des deux côtés, en dehors, de superbes peupliers, et l'on y a pratiqué de distance en distance, des ouvertures pour faciliter le passage.

Au bout de ces terrasses existe

une promenade encore plus spacieuse, de plain-pied avec le sol environnant. De chaque côté se trouvent des barrières de bois peintes en vert et des tourniquets pour le passage des gens de pied.

## MOEURS DES HABITANS

## DE LA CATALOGNE.

---

LES Catalans se distinguent des autres Espagnols par une certaine rudesse de mœurs que n'ont point encore adoucie la fréquentation continue des étrangers, et les relations commerciales.

En effet, habitués sous les rois d'Arragon à participer au pouvoir législatif, à jouir d'une sorte de liberté, les Catalans se piquoient autrefois d'une indépendance presque républicaine. Des hommes qui, au couronnement de leurs rois, leur fai-

soient jurer l'observation de leurs privilèges, et promettoient à ce prix leur obéissance, *si non, non*, devoient se regarder chacun en particulier, comme partageant les droits de la souveraineté.

Il n'est pas difficile de préjuger qu'avec ce caractère, les Catalans aiment peu les étrangers; ils étendent cette antipathie aux autres Espagnols, et surtout aux Castellans, sur lesquels ils se croient, à tous égards, une supériorité marquée.

M. Bourgoing fait peu d'éloge des habitans de la Catalogne : « Les Catalans modernes, il en faut convenir, dit-il, tendent plus dans leur activité à *faire beaucoup qu'à faire bien.* »

M. de la Borde est d'un avis différent : « L'activité, dit-il, fait le fond



du caractère catalan : elle est brusque dans les personnes chez lesquelles elle n'a point été polie par l'éducation ; mais il faut rendre justice aux Catalans ; ce besoin de mouvement , cette vivacité naturelle leur fit entreprendre de grandes choses ; elle rangea souvent la victoire sous leurs drapeaux , du temps des comtes de Barcelone et des rois d'Arragon ; elle les conduisit en Grèce , et leur facilita des conquêtes importantes ; elle les introduisit dans l'île de Majorque , et y détruisit l'empire des Sarrasins ; elle établit la domination des rois d'Arragon dans l'île de Sardaigne ; elle les dirigea sur les mers , et les conduisit dans toutes les parties du monde connu ; elle leur ouvrit la carrière des sciences ; elle

tourna leur génie vers le commerce, et l'étendit dans tous les genres; elle développa, elle soutint, elle propagea leur industrie, elle perfectionna leur agriculture; elle fut le mobile de l'établissement de leurs fabriques, et enfin de l'opulence de leur province.

« Les Catalans, continue le même voyageur, sont des travailleurs infatigables; ils ont en horreur l'oisiveté: aucun obstacle n'est capable de les rebuter. La mobilité de leur génie, l'ambition qui l'accompagne, les conduisent dans toutes les parties de l'univers; il n'y a point de ville, point de port en Espagne, dans les Indes, dans l'Amérique espagnole, où il ne se trouve des Catalans; on les rencontre en France, en Italie,

en Angleterre, en Allemagne, dans toutes les colonies, dans tous les ports de l'Europe. Ils sont braves, courageux, quelquefois même téméraires; les plus grands dangers ne sauroient les effrayer; à la guerre, ils ne reculèrent jamais, et jamais encore ils n'abandonnèrent une entreprise. Ils sont avec les Arragonais et les Galiciens, les meilleurs soldats de l'Espagne.... »

Buonaparte étoit sans doute bien pénétré de cette vérité. Lorsqu'il médita contre l'Espagne ses plans aussi funestes qu'impolitiques, il ne voulut point abandonner aux chances de la guerre ses entreprises contre la Catalogne. Il trouva moyen d'introduire en pleine paix des troupes dans cette contrée, de se faire livrer la cita-

delle de Barcelone, et crut que la possession d'une province aussi importante le mettroit à même de surveiller l'Arragon, et par conséquent de s'emparer de toute l'Espagne sans aucune résistance.

Il est vrai que, comme les Espagnols en général, les Catalans, sont peu propres à fournir de bonnes troupes réglées; on les emploie avec plus d'avantage dans les troupes légères, dans les miquelets.

Le goût des Catalans pour les voyages de long cours, et pour le commerce maritime, leur a fait négliger le pays qu'ils habitent, et c'est pour cela que les chemins y sont détestables. Leurs mocos ou muletiers, y sont accoutumés, et s'en tirent fort bien. Il en est qui font le voyage

de Barcelone à Madrid , et revient de la capitale en neuf jours, quoique la longueur du trajet soit de deux cents lieues. Les carrosses, attelés de six mules, et qu'on appelle *coches de colleras*, font à peine huit lieues par jour. On voyage avec plus de célérité dans des carrioles à un seul cheval, appelées *calechas*. On est souvent arrêté au passage des rivières, faute de ponts.

On ne prend pas non plus la peine d'exploiter des carrières de marbre aussi variées qu'abondantes : les mines de charbon de terre sont également négligées, et cela sans doute parce que les forêts n'y sont pas encore épuisées.

La disette de bois se fera sentir tôt ou tard en Espagne; les forêts de la Catalogne offrant une multitude

de chênes-lièges (*alcornoques*), on dépouille incessamment ces arbres de leur écorce, et ils ne peuvent manquer de dépérir. On expédie tous les ans, des côtes de la Catalogne, vingt-cinq bâtimens chargés de liège pour le Nord, et une quantité immense de bouchons, tout fabriqués pour Paris. Cette branche d'industrie occupe un nombre considérable de bras, quoique le travail soit si prompt et si facile, qu'un seul ouvrier peut façonner jusqu'à quatre mille bouchons par jour.

La rudesse du dialecte catalan peut contribuer à la mauvaise impression que ces hommes produisent quelquefois au premier abord sur les étrangers. Sont-ils animés de passions violentes; ils les expriment avec une

incroyable énergie ; ils ne peuvent même dissimuler leur ressentiment, et le font éclater dans tous leurs discours, dans leurs accens, dans leurs gestes, dans les traits de leur visage.

Leur idiome offre beaucoup d'analogie avec cette ancienne langue d'o ou d'oc, qui forme encore aujourd'hui les patois méridionaux de la France, et d'où est dérivé le nom de *Languedoc*, qui appartient à une de nos antiques provinces (1).

L'ancien langage d'oc qui s'est considérablement altéré dans nos provin-

---

(1) Cette dénomination de *Languedoc* remonte au 13<sup>e</sup>. siècle. On désignoit ainsi sous Charles VII près de la moitié de la France. Les autres provinces appartenoient à la langue d'oïl ou d'oui.

ces du midi, par le mélange d'une foule de mots français, s'est conservé plus pur en Catalogne, dans le royaume de Valence et en Roussillon; mais, surtout dans les premières provinces, il s'est accru de beaucoup de termes castillans, et même de locutions françaises dont les finales seules sont changées.

La langue catalane a des terminaisons dures et une prononciation peu harmonieuse; elle se subdivise en plusieurs dialectes suivant les cantons. Par une raison que l'on concevra sans peine, l'idiome primitif s'est mieux conservé dans les montagnes, il a subi de plus fortes altérations dans les grandes villes.

L'idiome castillan est fort peu usité en Catalogne; les habitans, par un préjugé national fort excusable, préfè-



rent de beaucoup leur langue à celle que l'on parle à Madrid.

Ces peuples , quelque jugement qu'on en puisse porter d'après les apparences, ne sont point naturellement méchans. Ils font du bruit , se répandent en imprécations, en injures, mais en viennent rarement aux coups.

« Aussi dévoué dans son attachement que dans sa haine, dit M. de la Borde, le Catalan est capable de tous les sacrifices pour le prince qui a su s'en faire aimer. Au commencement de la guerre contre la France, la Catalogne offrit au roi de le défendre seule contre toutes les troupes qu'on pourrait lui opposer (1). Dans le nom-

---

(1) Il s'agit ici de la guerre de 1793, et non de celle de 1808, dans laquelle, comme

bre des volontaires, on comptoit *trente mille moines*, ou prêtres : cette offre ne fut point acceptée , principalement à cause du but de la guerre , qui devoit être offensive , et nécessitoit une armée de troupes réglées.

« Au surplus , loin d'avoir souffert des campagnes dont elle a été le théâtre , la Catalogne s'est enrichie de toutes les sommes qui ont été dépensées au milieu d'elle , et il est aisé d'observer qu'une guerre contre la France lui est aussi utile qu'une contre l'Angleterre lui est funeste. »

La même réflexion doit , à peu de

---

on vient de le dire , Buonaparte commença par s'emparer des principales forteresses de la Catalogne , soit par surprise , soit par des sièges en règle.

chose près, s'appliquer aux derniers événemens.

Les Catalans concilient avec leur goût pour l'art militaire, une extrême dévotion, et ajoutent surtout beaucoup d'importance aux solennités extérieures du culte, telles que les processions et les pèlerinages.

M. Bourgoing fait en ces termes le tableau touchant d'une famille de pèlerins avec laquelle il gravit le coté de Balaguer, et arriva à Cambrils, lieu de leur demeure.

« Cette famille avait été chercher la santé auprès d'une image miraculeuse de Vinaroz, et n'en rapportait qu'un surcroît de misère. Une mère, quatre à cinq jeunes filles, pieds-nus et couvertes de haillons, deux enfans en bas-âge, transis de froid et haletans

de besoin; regagnoient péniblement leur gîte, et imploroient chemin faisant la pitié des voyageurs..... Famille infortunée! Elle revenoit à pied, sans secours, d'une course fatigante et infructueuse, elle paroissoit résignée! Et moi, j'osois me plaindre des passages raboteux qui cahotoient ma berline, bien close, bien suspendue, pourvue du nécessaire, de l'utile, et même de l'agréable. Je me reprochai, et ces commodités et ces murmures. Je me serois presque reproché jusqu'aux modestes montures de mes enfans et de leur mère. J'appaisai mes remords par quelques charités qui furent reçues d'abord avec l'effusion de la reconnaissance; mais ensuite la pélerine principale refroidit ma pitié par ses importunités, par sa dureté pour les

malheureuses créatures qu'elle portoit ou qu'elle traînoit à sa suite, et surtout par l'offre qu'elle me fit de me dire *ma bonne aventure!* »

On appelle *romerias* ces pèlerinages à des chapelles isolées, à des ermitages où se rend, à des jours marqués, un immense concours de peuple.

On se porte avec la même passion, aux fêtes foraines, aux assemblées, aux bals et autres divertissemens.

---

~~~~~  
COSTUMESDE LA MÊME PROVINCE.  
  
—————

**L**E costume des Catalans diffère sensiblement de celui des autres Espagnols. Le manteau et le chapeau rond n'y sont point en usage. Le costume français y est presque généralement adopté.

Les matelots et les muletiers ont des vêtemens étroits de couleur brune, et sont coiffés d'un bonnet de laine rouge qui se rejette en arrière sur l'épaule, comme celui des anciens Phrygiens. Par-dessous ce bonnet est

la rescille, sorte de réseau de fil ou de soie, qui constitue la coiffure générale des artisans et des villageois espagnols.

Les villageoises ont un jupon de soie noire, soutenu par un petit cerceau qui fait fonction de panier, des souliers sans talons, les épaules nues, et un voile noir attaché avec des rubans.

Dans les montagnes le costume est encore plus étrange. Les villageois ont un petit gilet croisé sans manches, par-dessus lequel ils portent une veste garnie de petits boutons blancs en forme de globes, et très-rapprochés; leurs manches sont boutonnées sur le poignet; leur taille est serrée d'une longue et large ceinture de laine bleue ou rouge qui fait plu-

sieurs tours autour du corps ; leur culotte, ordinairement de peau, n'a ni jarretières, ni boutons ; leurs jambes sont tantôt nues, tantôt couvertes de guêtres de peau ou de bas de laine qui n'ont point de pieds et ne dépassent pas la cheville ; leurs souliers, formés de cordes, s'appellent *espargetas* en Castillan, et *espardenyas* en Catalan. Il est du bon ton que ces chaussures ressemblent à de sandales, et que l'empaigne en soit si étroite qu'elle couvre à peine l'extrémité des orteils.

Les gens aisés portent par-dessus ce léger costume une espèce de redingotte ample, courte et garnie de manches, que l'on nomme *gambeto*.

Les cultivateurs sont très-industrieux. Ils font leur moisson à la



fin de mai, ou au plus tard dans les premiers jours de juin. Les blés étant sujets à la rouille et à d'autres accidens, on préfère, en ce pays, la culture de la vigne.

On plante des ceps partout où il y a assez de terrain pour qu'ils y prennent racine, et jusques sur le sommet des plus hautes montagnes. Ces vignobles sont d'un grand produit, surtout dans la partie orientale de cette province. Le meilleur vin rouge de Catalogne se fait à Mataro, au nord de Barcelone; le vin blanc le plus estimé est celui de Sitges, entre cette ville et Tarragone.

L'amélioration sensible de la culture du sol a beaucoup augmenté la valeur des propriétés territoriales,



et par conséquent accru la fortune des habitans des villes.

La noblesse de Barcelone avoit autrefois peu de richesses ; mais depuis vingt-cinq ans le produit des biens-fonds ayant presque triplé, les revenus ont augmenté d'une manière prodigieuse, et, comme on l'a dit plus haut, la guerre de 1793 a été l'occasion de fortunes rapides.

Les dames de Barcelone suivent exactement les modes françaises ; elles font venir de France une partie de leurs parures, ou tout au moins des *poupées*, sur lesquelles il est facile à leurs modistes d'étudier la coupe et l'arrangement des ajustemens les plus nouveaux. Elles n'ont pourtant point entièrement renoncé à l'ancien costume espagnol. Elles le

portent pour aller à l'église, ou pour se montrer à pied dans la ville; mais dans l'intérieur de leur maison, au bal, au spectacle, dans les sociétés, elles se livrent sans contrainte à leur goût pour l'imitation des modes françaises.

La chaussure est dans ce pays un objet très-important; les souliers sont enrichis de broderies élégantes, de paillettes, et même de perles fines: les dames espagnoles ont en général les pieds extrêmement petits, et la dernière faveur qu'elles accordent à leurs amans, c'est de laisser toucher leurs pieds.

Ce fut pour obtenir cette unique faveur de la reine Elisabeth, épouse de Philippe IV, que le comte de Villa-Mediana commit l'action la plus

extravagante et, il faut le dire, la plus criminelle.

Après avoir employé mille moyens ingénieux pour témoigner ses sentimens à la reine, et s'être assuré qu'il ne déplaisoit pas (1), le comte de Villa-Mediana donna dans son hôtel une fête magnifique. Il composa une comédie, où la reine voulut jouer elle-même un rôle. Les machines avoient coûté plus de 30,000 écus.

---

(1) Le comte de Villa-Mediana avoit paru dans un bal masqué avec un domino tout couvert de réaux de la tête aux pieds. On lisoit sur son écharpe cette devise : **MIS AMORES SON REALES**, ce qui présente en espagnol ce double sens : *Mes amours sont des réaux*, ou *mes amours sont royales*.

Au dénoûment la reine devoit s'élever dans une *gloire* au milieu d'un nuage. Un homme aposté par le comte y mit le feu, et l'incendie éclata aussitôt de toutes parts. Le comte saisit la reine dans ses bras, l'emporta par un petit escalier, lui déroba quelques faveurs, et *toucha même à son pied*, dit l'historien qui rapporte cette anecdote.

Par malheur cette scène fut aperçue d'un page, et le comte ayant été tué quelque temps après d'un coup de pistolet, on attribua cet événement à la jalousie du roi.

Les habitans de Barcelone, comme ceux de toutes les grandes villes d'Espagne, concilient la galanterie avec une extrême dévotion. Cette piété se

manifeste dans les pèlerinages dont nous avons parlé, et dans le nombre et la variété des confréries qui assistent aux processions solennelles.

Il y avoit autrefois, parmi ces confréries de pénitens, des hommes fanatiques et farouches qui, sous la dénomination de *Flagellans*, offroient le plus hideux spectacle. Les uns se faisoient attacher à des croix de fer; les autres, armés de fouets garnis de pointes aiguës, faisoient jaillir le sang de leurs épaules, et se plaisoient surtout à en couvrir les plus belles femmes dont ils pouvoient approcher. Il y avoit des règles pour se donner la discipline de bonne grace, et des maîtres renommés en ce genre.

« Ces disciplinans, dit un voya-

geur (1), ont une espèce de jupe de toile de batiste fort fine, qui descend jusques sur le soulier : elle est plissée à petits plis, et si prodigieusement ample, qu'ils y emploient jusqu'à cinquante aunes de toile.

« Ils portent sur la tête un bonnet trois fois plus haut qu'un pain de sucre et de la même forme, couvert de toile de Hollande. Il tombe de ce bonnet un grand morceau de toile qui couvre tout le visage et le devant du corps; il y a deux petits trous par lesquels ils voyent; ils ont derrière leur camisole, deux grands trous sur leurs épaules; ils portent des gants et des souliers blancs, et beaucoup de rubans qui attachent les

---

(1) Relation du voyage d'Espagne, par madame d'Aulnoy.

manches de la camisole, et qui pendent sans être noués. Ils en mettent aussi un à leur discipline; c'est d'ordinaire leur maîtresse qui les honore de cette faveur.

« Il faut pour s'attirer l'admiration publique, ne point gesticuler du bras, mais seulement que ce soit du poignet et de la main, que les coups se donnent sans précipitation; et le sang qui sort ne doit point gâter leur habit.

« Ils se font des écorchures effroyables sur les épaules, d'où coulent des ruisseaux de sang; ils marchent à pas comptés dans les rues; ils vont devant les fenêtres de leurs maîtresses, où ils se fustigent avec une merveilleuse patience. La dame regarde cette jolie scène au travers des ja-



lousies de sa chambre, et par quelque signe elle encourage son amant à s'écorcher tout vif, et elle lui fait comprendre le gré qu'elle lui sait de cette galanterie....

« Lorsqu'ils ont commencé de se donner la discipline, ils sont obligés pour la conservation de leur santé, de la prendre tous les ans; et s'ils y manquent, ils tombent malades. »

Depuis une vingtaine d'années cette manie s'est fort dissipée, et les processions de pénitens n'offrent plus un coup-d'œil aussi désagréable. Ils se bornent à porter un vêtement grossier qui consiste en un sac dont la queue a environ cinq pieds et traîne par derrière. Ils ont la tête nue, ou affublée d'un capuchon dont la pointe s'élève quelquefois de deux pieds au-

dessus de la tête. Les nobles se distinguent par un long poignard qu'ils portent à la ceinture, et sont suivis de domestiques en livrée. Presque tous ont des gants blancs et tiennent des flambeaux de cire blanche.

Quelques-uns plus fervens que les autres, traînent après eux de longues chaînes de fer, portent sur leurs épaules des croix pesantes, et tiennent dans leurs mains les instrumens divers de la passion du Christ.

Il se fait trois de ces processions à Barcelone pendant la semaine sainte; on y consomme pour trente mille francs de cire. C'est un grand profit pour les Maures d'Afrique, car c'est de leur pays que l'on importe la plus grande partie de la cire qui se consomme en Espagne.

Ce spectacle attire un concours immense de curieux. La fête de Saint-Antoine de Padoue qui a lieu le 10 juin, et la Fête-Dieu, ne sont pas moins brillantes.

Le samedi saint, au moment où l'on chante à l'église le *Gloria in Excelsis*, les hommes du peuple et les enfans courent dans les rues et y font un bruit épouvantable. Ceux qui ont des armes à feu ne cessent d'en faire des décharges.

Des cérémonies non moins tumultueuses ont lieu à la mi-carême. Des bandes d'enfans courent dans les rues avec des scies, des bâtons, des bûches et des fagots, et vont partout cherchant la plus vieille femme du pays, afin de la scier par le milieu du corps, en l'honneur de je ne sais

quelle tradition. Ils annoncent leur dessein dans une antique chanson en langue du pays. Lorsqu'ils ont enfin trouvé la femme qui leur convient, ils s'en emparent, et font semblant de vouloir la scier pour la jeter ensuite dans un bûcher. On la rachète en leur donnant de l'argent, du vin, et des œufs ; ou bien on cherche à les dissiper en versant sur eux de pleins seaux d'eau dont la pauvre vieille reçoit sa part. Ce danger beaucoup plus certain que celui d'être coupée en deux, fait que toutes les vieilles femmes se cachent en voyant accourir la troupe, et les moyens qu'on emploie pour les découvrir, ne sont pas la partie la moins amusante de la fête.

---

## LÉRIDA, TARRAGONE, etc.

**J**E parlerai fort peu des autres villes de la Catalogne. Lérida, place très-forte est fameuse par des sièges qu'elle a soutenus, et surtout par la malheureuse tentative que fit contre elle le prince de Condé en 1647, et qui a donné lieu à toutes sortes de *lazzi* et de refrains populaires dans un pays où, comme l'a dit Beaumarchais, tout finit par des chansons. Je renvoie mes lecteurs au récit plaisant que fait de ce siège l'ingénieur Hamilton, dans les Mémoires du chevalier de Grammont.

En se rapprochant du royaume de Valence, et en se dirigeant vers l'orient, le voyageur trouve un pays de plus en plus fertile. La campagne de Tarragone est aussi célèbre dans ces contrées, que le sont parmi nous la Touraine et la Beauce.

Tarragone, ville d'une grandeur médiocre, et qui ne sert plus qu'à rappeler le souvenir de sa grandeur passée, étoit devenue sous la domination des Romains, la capitale de la province Tarragonaise, ou de l'Espagne citérieure. Scipion, Auguste, Adrien y firent une résidence momentanée; le premier en construisit les murailles. Aussi le souvenir de ce grand homme est-il populaire parmi les habitans; ils montrent aux étrangers un tombeau antique, qu'ils





*Porteur d'eau.*



prétendent être la sépulture de Scipion. Les Romains y avoient bâti un cirque , un amphithéâtre , des palais , des temples et surtout des aqueducs. Les dernières constructions ayant été démolies par le temps et par les Maures , il fallut que le dernier archevêque de Tarragone , fit reconstruire un aqueduc : déjà la ville manquait d'eau potable.

Les porteurs d'eau espagnols transportent leur marchandise , soit dans de petites charrettes , comme on le pratique à Paris. ( Voyez la planche en regard ) ; soit à l'aide de barils placés sur leurs épaules. Ils font rarement usage de doubles seaux soutenus , soit par des bretelles passées sur leurs épaules , soit par un long bâton posé en travers le long de leur cou. Cette

dernière méthode dont on voit peu d'exemples à Paris, est assez commune dans les pays du nord ; il semble qu'on l'ait imitée des Chinois ; car c'est ainsi que se transportent en Chine toutes les espèces de denrées. J'en ai donné de nombreux exemples dans la Chine en miniature. (Voyez le second porteur d'eau espagnol, dans la planche en regard ).

Le Mont-Serrat est une des curiosités de la Catalogne. Les mots espagnols *Monte-Serrado* indiquent une montagne dont la crête est divisée en forme de *scie*. En effet de loin cette sorte de *découpure* paroît si régulière qu'on a peine à croire qu'elle ne soit pas l'ouvrage des hommes. Il existe sur un des sommets de cette montagne un monastère dédié à la

Vierge. L'église est en grande vénération parmi les Espagnols qui y accourent de toutes parts en pèlerinage.

A l'époque des fêtes où ont lieu ces pieuses fréquentations, les Cénobites du Mont-Serrat ne manquent point de société. Le reste de l'année, ils vivent dans la solitude la plus austère. Il ne leur est point permis d'avoir avec eux, ni chiens, ni chats, ni oiseaux, en un mot, aucune créature vivante, rien qui puisse les distraire de leurs pieuses contemplations. Le nombre des moines profès étoit, il y a peu de temps, de soixante-seize, celui des frères lais de vingt-huit, sans compter environ vingt-cinq enfans de chœur, le médecin, le chirurgien et les domestiques.

L'image de Notre-Dame que l'on

révère en cet endroit, passe pour miraculeuse ; elle est sans cesse éclairée par quatre-vingt-dix lampes d'argent ; l'autel a coûté 30 mille piastres à Philippe II.

La plupart des solitaires sont des personnes de condition qui n'ont quitté le monde qu'après l'avoir bien connu, et paroissent charmées des douceurs de la retraite, bien que leur séjour soit des plus sauvages. On ne sauroit y aborder, si l'on n'eût taillé un chemin au milieu des rochers.

La chaîne de ces montagnes est formée de cônes immenses, placés les uns au-dessus des autres sur une assise de rochers, plus de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Le voyageur anglais Thickness, pré-

tend que par un temps serein, l'on peut découvrir les îles de Minorque, de Majorque et d'Iviça, le royaume de Valence, et même une partie de celui de Murcie.

De loin ces hauteurs n'offrent aucune trace de végétation; mais à mesure qu'on s'en approche, elles prennent un aspect plus riant; on y voit des bosquets de pins et de mélèzes, des plantes aromatiques de toute espèce. Les cellules des pieux solitaires contribuent elles-mêmes à embellir et vivifier le paysage.

---

## ROYAUME DE VALENCE.

---

CETTE province, dont l'étendue est loin de se trouver proportionnée avec ses richesses, et les ressources qu'elle offre en tout genre, touche à la Méditerranée par soixante lieues de côtes; elle est bornée au sud et à l'ouest, par la Catalogne, le royaume de Murcie, l'Arragon et la Nouvelle-Castille.

Le royaume de Valence offre de tous côtés, aux regards enchantés du voyageur, des bosquets d'amandiers, de carroubiers, de citronniers, d'orangers, de palmiers même, et de

*Marchande d'oranges, Provençonne, Chabouren.*







myrtes, croissant en pleine terre et presque sans culture. Les arbres sont tellement serrés dans ces campagnes délicieuses, que l'horizon se trouve fort borné. On voit à peu d'intervalles une multitude de villages. Les champs se trouvent divisés en compartimens, par de petits canaux d'arrosemens, dont la première construction est due à l'infatigable industrie des Maures. Les habitans modernes, beaucoup moins actifs, ont laissé se détruire, faute d'entretien, plusieurs de ces canaux vivifiants.

Les grandes chaleurs sont en effet dans ce pays, un des plus redoutables désastres. Les sources se tarissent; la vigne se dessèche faute de l'humidité nécessaire. Les jardins, les marais souffrent moins de la séche-

resse , parcequ'ils ne peuvent exister que là où se trouvent des puits. On en tire l'eau à l'aide d'une machine qu'un mulet met en mouvement.

Quoique le royaume de Valence soit traversé par trois grandes rivières , le Guadalaviar , le Xucar et la Séguro , et arrosé en outre par quinze petites rivières , sans compter une multitude de ruisseaux , et de canaux d'irrigation , il existe cependant des cantons où il est difficile de se procurer des fourrages ; aussi n'y élève-t-on pas d'autres bestiaux que des chèvres. La chair de chèvre est presque la seule que l'on mange en ce pays ; les grossiers montagnards y ajoutent les glands rôtis du chêne vert (1).

---

(1) On en voit un exemple dans Don Quichotte.

Tel est le résultat prodigieux des irrigations artificielles. La terre se trouve constamment couverte de fruits. On cultive sous les forêts d'oliviers et de mûriers, des fraises, des graines, et toutes sortes de légumes. Il est vrai que la qualité des fruits est en raison inverse de leur extrême abondance, et que la santé des habitans se ressent elle-même de la nature d'alimens aussi peu substantiels. De là ce proverbe espagnol : « Qu'à  
« Valence la viande est de l'herbe,  
« l'herbe est de l'eau ; les hommes  
« sont des femmes, et les femmes  
« rien ». C'est ce qu'expriment ces deux vers :

*En Valencia la carne es yerva, la yerva  
agua ;*

*Los hombres, mugeres, y las mugeres nada.*

Les mules sont nourries avec la luzerne mêlée avec un peu de son. Ce fourrage se coupe une fois par semaine en été, et tous les jours en hiver.

Les principales hauteurs qui couvrent le sol de Valence, sont une ramification de la chaîne dite *Sierra de Cuença*. Ces hauteurs interceptant les rayons devorans du soleil, abritent de belles vallées et des plaines fertiles.

Les voyageurs ne manquent point d'aller voir, du haut d'une montagne près de Valence, la riante vallée d'Almenara. Six petites villes que l'on aperçoit à peu de distance, semblent sortir du sein de bosquets dont la verdure offre toutes les nuances imaginables, mêlées avec les couleurs diverses des fleurs et des fruits.

Si une partie du territoire de Valence n'est sauvée de l'aridité et de l'infécondité absolue, que par les efforts persévérans de l'industrie, il est néanmoins des terrains bas qui, par leur situation, sont presque continuellement inondés. Ces terrains rebelles à toute autre culture, produisent du riz en abondance. Ces vastes rizières offrent une singularité que n'ont pas celles du Piémont et des autres pays. Le riz demeure constamment dans l'eau jusqu'à la moisson ; la rizière n'est mise à sec que pour le sarclage.

Au temps de la récolte, les moissonneurs, enfoncés dans l'eau jusqu'aux genoux, déposent les gerbes dans des traîneaux. Le grain, foulé aux pieds des chevaux et des mules,

conserve encore sa *bâle* ou pellicule extérieure, on l'en dégage en le faisant passer sous des moulins, dont la meule est garnie d'une couche de liège. Ce procédé est beaucoup plus ingénieux, et surtout plus expéditif que celui des Chinois, qui consiste à battre le riz dans une espèce de mortier, avec un pilon placé au bout d'un levier.

Les rizières de Valence, si précieuses pour la richesse du pays, sont malheureusement nuisibles à la salubrité de l'air. Voici le moyen qu'on emploie pour se soustraire aux influences pernicieuses d'un tel voisinage, mais il ne réussit pas toujours. Si l'on est obligé de vivre au milieu d'un champ de riz, il ne faut sortir que lorsque le soleil est déjà sur l'ho-

rizon , rentrer le soir avant son coucher , s'enfermer avec soin dans son appartement , et s'interdire l'usage de l'eau. Mais par malheur il éclate de temps en temps des fièvres contagieuses qui se communiquent indifféremment à ceux qui ont fait ou n'ont pas fait usage de ce préservatif.

Ces considérations ont obligé le gouvernement de faire des lois rigoureuses , pour diminuer le nombre des rizières. Il est fâcheux que la culture du riz entraîne de tels inconvéniens , car la récolte ne manque jamais et ne séjourne pas long-temps sur la terre. On sème à la saint Jean , et l'on moissonne à la fin de septembre.

L'extérieur et le caractère des Valenciens se ressentent de la beauté du climat. Ils sont d'une taille élevée,

robustes et d'une santé admirable. Les femmes sont généralement belles, mais ont peut-être un peu trop d'embonpoint. Les habitans de l'un et de l'autre sexe, sont doux et d'une gaieté franche. Pendant les belles nuits d'été, les villages retentissent de chants joyeux. Les paysans viennent chanter sous les fenêtres de leurs maîtresses, des airs languissans, en s'accompagnant de la guitarre. Quoiqu'ils ne touchent cet instrument que par routine, et qu'ils n'en tirent point de savans accords, ils gardent parfaitement la mesure.

Les héritages sont bornés dans la plaine, par des clôtures qui ajoutent elles-mêmes aux agrémens du site. Ce sont des aloës, dont les feuilles larges et creuses, armées de pointes



aiguës, forment des haies impénétrables.

A une lieue de Valence, est un gros village très-peuplé, dont le nom *Quarte* rappelle celui de *Quartum*, que les Romains donnoient à tout ce territoire.

---

## ENVIRONS DE VALENCE.

IL n'est pas de pays en Europe où les villes aient changé si souvent de dénomination. Passant tour-à-tour sous des maîtres de nations différentes, elles ont reçu à-la-fois la loi et la langue du vainqueur. Par exemple, la ville d'*Orihuela* a reçu différens noms sous les Contestani, sous les Carthaginois, sous les Romains, sous les Goths, sous les Maures, sous les Arragonais, et enfin sous la domination des Espagnols.

Les habitans de cette ville d'*Orihuela* ont été renommés de tous temps

par une piété portée à l'excès. Au milieu du dix-huitième siècle, ils détruisirent la salle de spectacle, regardant les drames qu'on y représentoit comme autant d'œuvres du démon. Une nouvelle salle a été rebâtie en 1791, et les prêtres eux-mêmes ont senti que le théâtre est essentiel au maintien des bonnes mœurs dans toutes les sociétés civilisées. La morale qu'on y prêche est sans doute un peu relâchée, surtout d'après le parti qu'ont pris nos poètes modernes de faire rouler sur un ou deux mariages toute l'intrigue de leurs comédies. Une pareille poétique, dont les anciens ne se faisoient pas d'idée, a des effets d'autant plus dangereux, que les jeunes cœurs, les âmes honnêtes ne sauroient se défier

d'un poison présenté avec tant d'adresse. Je ne suis donc pas tout-à-fait de l'avis de Montfleury, qui disait, dans une des pièces les plus immorales qui soient au théâtre (*la Femme juge et partie*, acte IV) :

. . . Ces lieux ont été de tous tems ,  
Le centre du beau monde et des honnêtes gens.  
La scène a des appas que tout le monde approuve.  
Et c'est un rendez-vous où la vertu se trouve :  
On y traite l'amour , mais c'est d'une façon  
Moins propre à divertir qu'à servir de leçon ;  
Et ce Dieu qui n'y plaît que par son innocence ,  
N'y règle ses transports que sur la bienséance.

Mais il n'en est pas moins certain qu'en supprimant le théâtre on feroit naître des rassemblemens beaucoup moins faciles à surveiller , beaucoup plus dangereux par cela même ; et la réponse que fit d'Alembert à une éloquente déclamation de J.-J. Rous-

seau, contre les spectacles, ne laisse rien à désirer sous ce rapport.

Les habitans d'Orihuela, moins zélés aujourd'hui dans leur intolérance religieuse, ont toutefois une extrême confiance dans leurs moines. La considération qu'obtiennent les prêtres réguliers détermine les parens à vouer de bonne heure leurs enfans à l'état monastique. Souvent un enfant est encore à la lisière qu'on le voue à saint-François, et qu'on le promène habillé en capucin et la tête rasée en couronne (1).

On regarde en ce pays comme un grand acte de vertu de racheter les ames du purgatoire. On raconte à ce sujet un trait fort spirituel du comte

---

(1) Voyez la planche en regard.

de Villa-Mediana, dont j'ai rapporté plus haut la fin tragique.

Il se trouvoit un jour dans l'église de Notre-Dame d'Atocha. Un prêtre, tenant à la main un large plat d'argent, imploroit la commisération des fidèles pour les ames du purgatoire. Le comte offrit un quadruple en or. Ah ! seigneur, dit le religieux, vous venez de délivrer une ame ! Le comte tira une autre pièce, et la mit sur le plat. Voilà, continua le religieux, une autre ame délivrée ! Le comte donna successivement six quadruples de cette manière ; et à chaque pièce, le moine de s'écrier : Voilà encore une ame sauvée !

En êtes-vous bien sûr, reprit le comte ? Oui seigneur, répliqua le moine, je puis vous assurer que les

six ames sont présentement dans le paradis. Si cela est, repartit le comte, vous pouvez me rendre mes six pièces d'or ; dès que les ames sont dans le ciel, il n'est plus à craindre qu'elles retournent dans le purgatoire.

Le prêtre se trouva tout interdit ; mais le comte, en s'éloignant, et en lui laissant les pièces d'or, lui épargna l'embarras de la réponse.

Les principales villes du royaume de Valence sont la capitale du même nom, Murviedro ou l'ancienne Sagonte, Gandia, Alicante, Segorbe, Peniscola, San-Felipe, Orihuela, dont nous venons de parler, et Elche.

Cette dernière ville est remarquable par ses environs plantés en palmiers. Il y existe six fontaines d'une eau saumâtre et qu'on ne sauroit

boire, et une belle fontaine en marbre qui a la forme d'un sarcophage antique; celle-ci donne de l'eau potable par vingt tuyaux, et est la seule qui fournisse aux habitans cet objet de première nécessité.

Alicante, célèbre par ses vins, a donné naissance au célèbre poète arabe *Mohamed-ben-Abdelhamen*, qui a laissé des *Annales de l'Espagne*.

Une manufacture de toiles et de mouchoirs que l'on remarque dans cette ville, est due à la fondation pieuse d'un chanoine; on n'y admet pour apprentis que des orphelins ou des enfans dont les parens, surchargés de famille, sont hors d'état de leur faire apprendre un métier.

Il y a aussi une école militaire gratuite en faveur des enfans de soldats;



ils y apprennent à lire, à écrire, à compter, et se forment de bonne heure aux pénibles exercices de leur profession.

Une société de bienfaisance, établie sous le nom de *Frères des Pauvres*, distribue aux indigens de généreux secours.

---

---

## CULTURE DU SOL.

---

ON a pu juger, d'après ce qui a été dit plus haut relativement à la culture du riz, de l'industrie des paysans valenciens. Ils savent tirer parti du sol le plus ingrat; on les voit couper en terrasses les flancs des montagnes, soutenir, par des murailles de pierres sèches, la terre végétale qu'entraîneroient les vents ou les pluies, et créer des campagnes verdoyantes ou des vergers dans des endroits qui ne devroient offrir que des ronces ou des rocs pelés.

Il est vrai qu'ils sont forcés à dé-

ployer cette activité par le fardeau des redevances seigneuriales qui , dans le royaume de Valence, se montent à un taux plus élevé que dans toute autre contrée de l'Espagne. Ces droits se perçoivent en nature : ils montent au septième, au sixième, et quelquefois au quart de la récolte. Mais en récompense, les impositions royales sont plus modérées. Une taxe connue sous le nom d'*equivalente* est assez également répartie sur toutes les natures de propriétés. Le bureau qui en fait la perception a pour titre : *Comptabilité des Octrois ; Contaduria de Arbitrios.*

M. de la Borde décrit en ces termes l'aspect enchanteur qu'offrent les environs de Valence.

« On continue à parcourir la vallée

pendant vingt minutes, on entre dans une plaine immense, que l'œil ne peut embrasser, et qui conduit jusqu'à Valence. Cette plaine, d'une richesse infinie, paroît être une suite de beaux jardins. Il faudroit un pinceau poétique pour en dépeindre les beautés; l'œil les parcourt avec avidité, les sens y sont pénétrés d'une impression délicieuse; le plaisir, l'admiration, une sensation presque voluptueuse, vous transportent : on croit être dans ces lieux de délices créés par les poëtes, et où ils ont placé le siège du bonheur.

« Des champs, des vignes, des jardins s'y succèdent avec rapidité, des arbres variés et multipliés l'embellissent et l'enrichissent; d'immenses tapis de verdure s'y confondent avec les

moissons. Toutes sortes de légumes y naissent, les peupliers, les aulnes, les mûriers, les oliviers, les caroubiers, les grenadiers, les orangers, les limoniers, y forment des forêts aussi utiles qu'agréables ; les peuplades s'y multiplient et s'y touchent, les campagnes sont couvertes de travailleurs : tout y est en mouvement et en activité. La douceur du climat, la bonté du sol, la fertilité des terres, la grande variété des productions, y entretiennent une population nombreuse. »

---

## CAPITALE DE LA PROVINCE.

VALENCE que les Romains appeloient *Valentia Edetanorum*, parce qu'elle étoit située dans le pays des Edétaniens, étoit moins fameuse parmi eux que Sagonte, illustre dans leurs annales, par la résistance désespérée qu'elle avoit opposée à Annibal, et par cette résolution dont il n'y eut presque pas d'autre exemple jusqu'à nos jours, d'une grande capitale vouée à la destruction par ses propres habitans (1).

(1) La conquête de Sagonte fut le signal de la seconde guerre Punique dont les commencemens furent si glorieux pour

Sur la fin du onzième siècle, en 1094, Valence ayant été conquise sur les

---

Annibal , mais qui finit par la journée de Zama , et par une paix honteuse. Le sénateur carthaginois Hannon avoit prévu ces tristes résultats ; il disoit à ses concitoyens abusés par le vain éclat des conquêtes : « Vos armées assiégent maintenant Sagonte ; bientôt les légions romaines *assiégeront Carthage*. Insensés ! ce n'est point contre une cité ennemie , c'est contre notre belle capitale qu'Annibal dirige ses machines guerrières : *Carthagini nunc Annibal vineas turresque admovet : Carthaginis mœnia quatit ariete*. Telle étoit la prédiction trop véridique de Hannon qui reprochoit aux Carthaginois d'avoir mis à la tête de leurs armées un homme qui n'aspiroit qu'à les plonger dans des guerres continuelles , *ex bellis bella serendo*.

Maures par le *Cid*, par ce guerrier si fameux dans les annales d'Espagne, et qu'un des chefs-d'œuvre de Corneille a immortalisé parmi nous, prit le nom de *Valencia del Cid*. On a conservé le nom de ce même héros à la porte, par laquelle il fit son entrée dans la ville.

Le Cid avait conquis cette place importante pour le roi de Castille ; cependant il en resta le gouverneur indépendant. A sa mort qui arriva en 1099, la célèbre Chimène, sa veuve, restitua la suzeraineté de Valence au roi de Castille, mais continua à l'administrer. Elle la défendit même vaillamment contre les Maures, à qui elle fut enfin obligée de se rendre. Une nouvelle révolution sépara cette ville en 1144 du royaume que les Maures a-



voient fondé à Cordoue, et elle devint le chef-lieu d'un état particulier, toujours sous la domination des Mahométans. Jacques I<sup>er</sup>. Roi d'Arragon, en fit enfin la conquête; et dans le seizième siècle, elle passa avec toutes les Espagnes, sous les lois d'un même souverain.

La rivière de Guadalaviar ou Turia baigne les murs orientaux de cette capitale. On passe cette rivière sur cinq ponts; le plus beau est celui dit *del Real*. Il étoit autrefois en bois et s'enfonça sous le poids de la multitude le jour où Charles-Quint fit son entrée solennelle dans cette ville. On le reconstruisit en pierres sous le règne de Philippe III. Il a dix arches. On voit à l'entrée deux statues de saints, de grandeur naturelle, por-

tées sur de hauts piédestaux, et placées sous des pavillons triangulaires lesquels sont soutenus par trois colonnes corinthiennes, en marbre bleu.

Le lit du Guadalaviar a tout au plus trois cents pieds de largeur; il a ordinairement peu d'eau parce que les canaux d'irrigation en absorbent une partie considérable. On peut donc, en faveur de l'utilité, se consoler du peu d'agrément de la perspective d'une rivière à sec.

Les rues de Valence sont étroites, petites et tortueuses, coupées par une multitude de ruelles. Il en est beaucoup où deux voitures ne sauroient passer de front. Elles sont sablées, et par le mauvais temps elles se trouvent presque impraticables. On croit dans

Le pays que le sable des rues de Valence se chargeant de particules salines, devient propre à l'engrais des terres; aussi en enlève-t-on de temps en temps des tombereaux pour féconder les campagnes. « Ce préjugé, qu'on tenteroit vainement de combattre, dit M. de la Borde, est tellement enraciné, qu'on exciteroit peut-être un soulèvement, si l'on entreprenoit de paver les rues. »

Swinburne regarde aussi comme une chimère, la vertu fécondante, attribuée au sable des rues de Valence. Cependant M. de la Borde semble ailleurs se démentir lui-même, en disant que l'arrosage continuel des campagnes de Valence dépouilleroit insensiblement les terres des parties salines nécessaires à la végétation, si

l'on ne prévenoit ces inconvéniens par le soin de les bien fumer.

« Ils se servent, dit-il, du fumier des étables, *des balayures* des maisons et des rues, etc.

Les rues sont d'ailleurs très-mal éclairées pendant la nuit ; les lanternes sont appliquées contre les murs de chaque côté alternativement ; il y en a en tout à peu près trois mille, ce qui n'est pas assez pour une ville aussi étendue. Ajoutez à cela que l'on ne met pas assez d'huile dans les lampes, et qu'elles s'éteignent de bonne heure.

Les maisons en général offrent une apparence assez agréable ; la plupart des toits sont en terrasses. Les carreaux des appartemens sont en fayence, et couverts de peintures,

souvent d'un assez bon goût, lesquelles représentent toutes sortes de figures, et surtout des sujets historiques. Le vernis qui couvre ces peintures, permet de les laver sans qu'elles soient endommagées.

Les places publiques ne sont point décorées, et les maisons particulières qui en forment les façades ne se distinguent point des habitations ordinaires, si l'on excepte néanmoins un petit nombre d'édifices.

M. de la Borde cite avec éloge l'hôtel du marquis de Jura-Réal, vis-à-vis du couvent des Cordeliers. « On voit, dit-il, une autre maison sur la place de Villarasa, qui se fait distinguer par un effet contraire. C'est une monstruosité d'architecture, un assemblage ridicule de sta-

tues et de peintures colossales, sans dessin, sans goût, sans beautés, qui choque la vue, et qui fait regretter les sommes considérables que le marquis de *Dos-Aguas* a dépensées pour la faire décorer ».

Les édifices publics, plus nombreux à Valence que dans toute autre ville d'Espagne, ont été construits la plupart avec autant de goût que de magnificence.

La cathédrale, bâtie sur le même emplacement où les Romains avoient consacré un temple à Diane, est un monument gothique, irrégulier, et que l'on a défiguré encore plus en y ajoutant à la fin du dernier siècle divers ornemens d'ordre corinthien. On reproche aussi à sa nef d'être trop peu élevée, mais les décorations in-

térieures sont d'un luxe recherché. On voit du côté appelé *Trassaro*, des tableaux d'albâtre sur divers sujets de l'histoire sainte; les uns en bas-reliefs, les autres en demi-relief, et dont plusieurs sont d'un travail précieux.

Le maître-autel est tout en argent, et offre dans ses compartimens plusieurs bas-reliefs qui représentent divers sujets de la vie du Christ et de la Vierge. La statue de la Vierge et les figures d'anges sont également en argent, et la première plus grande que nature. Les portes qui ferment l'autel sont couvertes d'excellentes peintures; ce qui fit dire à Philippe IV; *l'autel est d'argent, et les portes sont d'or.*

Le conseil des canaux d'arrose-

mens, ou *azequias*, tient ses séances dans la cathédrale. La plupart des membres qui le composent sont des cultivateurs des environs de Valence, mais ils savent se faire respecter.

L'objet de leur délibération est de veiller à l'exacte distribution des eaux, et à ce que chaque propriétaire riverain ne détourne point des *azequias* plus d'eau que les réglemens de police ne lui en accordent.

Chacun sait à point nommé le jour et l'heure auxquels les *azequias* se trouvent remplis, il peut ouvrir son écluse, et introduire l'eau dans les petits canaux qui cotoient son terrain. Les propriétaires sont obligés, sous peine de fortes amendes, de faire nettoyer ces canaux deux fois par année.



La bibliothèque de l'archevêque renferme une vaste collection de statues et de bustes antiques. Elle fut fondée au milieu du dernier siècle par l'archevêque Mayoral, et renferme plus de cinquante mille volumes; la plupart ont été donnés par ce prélat. Il est vrai que la moitié environ de ces livres consiste en livres de théologie, roulant sur des questions aujourd'hui de peu d'intérêt pour les scholastiques eux-mêmes; mais on y trouve la collection complète des ouvrages espagnols en tout genre qui ont paru depuis 1760, et les meilleurs ouvrages étrangers sur la géographie et l'histoire.

Cet établissement est ouvert au public six heures par jour, ainsi que le cabinet d'histoire naturelle et celui

des monnoies et médailles qui en font partie.

Malheureusement le dernier prélat n'a pas montré pour les arts le même amour que son prédécesseur : dans l'excès de son zèle, il a considérablement diminué le prix de la collection des antiques en faisant mutiler quelques unes des statues dont la nudité excitoit ses scrupules.

C'est ce même archevêque qui fit fermer et démolir le théâtre de Valence, parce que le feu du ciel ayant détruit celui de Sarragosse, il regarda cet accident comme un avertissement donné par la divinité. C'est seulement depuis sa mort que l'on a osé relever la salle de spectacles, sous la direction de M. Fontana, habile architecte.

Le palais d'El-Réal , habité aujourd'hui par le capitaine général de la province, étoit autrefois la demeure des rois de Valence ; il a été bâti au commencement du quinzième siècle.

La Lonja ou *Bourse*, est un assez beau bâtiment gothique.

L'hôtel de la *Députation* est fréquenté par les voyageurs qui ne manquent pas d'aller visiter les seuls vestiges encore subsistans de l'ancienne indépendance des Valenciens. La salle où s'assembloient les Etats est restée entière.

« On ne peut y entrer , dit M. de la Borde , sans éprouver un sentiment de respect pour l'ancien usage auquel elle servoit ; les peintures à fresque dont les murailles sont couvertes, représentent l'assemblée des Etats ; les

trois ordres y sont réunis : ceux qui les composent y sont à leur rang, revêtus de leurs habits de cérémonie, et désignés d'une manière qui fait reconnoître aisément chaque individu. C'est le seul monument qui reste de cette précieuse liberté dont les Valenciens jouiroient peut-être encore, s'ils n'eussent pas violé la foi qu'ils devoient à leur souverain (1) ».

Le même écrivain raconte au sujet d'un monument curieux de cette ville dont aucun voyageur, soit Français, soit Anglais, n'avoit parlé avant lui,

---

(1) Valence ayant été reprise par l'armée royale de Philippe V. contre les troupes de l'archiduc Charles, fut dépouillée de ses privilèges, en punition de sa révolte. Plusieurs de ses habitans furent condamnés au dernier supplice.

une anecdote fort intéressante. Voici d'abord le fait historique.

François I<sup>er</sup>. fait prisonnier à la bataille de Pavie, passa à Valence et logea dans l'hôtel du comte de Cabanillas. Ce prince désira danser avec les filles de la maison; mais ces demoiselles s'y refusèrent, et prirent la fuite. Le père flatté de l'honneur que le roi de France vouloit leur faire, courut après elles pour les ramener. Outré de leur persévérance dans leur refus, il les prit par les cheveux, une de chaque main, et les conduisit ainsi au monarque.

La mémoire de cet événement a été conservée dans les armoiries de la famille de Cabanillas, aujourd'hui éteinte, et que l'on voit sur l'hôtel du comte de Casal. Les supports sont deux jeunes filles que deux mains

tiennent comme suspendues par les cheveux.

L'allégorie n'étant pas très-claire, quelques-uns ont expliqué cette figure par une tradition toute opposée. On prétend, et je crois cette version plus vraisemblable, que François I<sup>er</sup>. dansoit avec les demoiselles, lorsque le père les entraîna par les cheveux hors de la salle où elles se livroient à ce plaisir.

Au surplus le mystère offre peu d'intérêt à débrouiller ; et quand un historien comme Tite-Live avoue que l'on étoit partagé à Rome, sur la question de savoir lesquels des Horaces et des Curiaces avoient combattu pour la cause des Romains, il ne faut pas s'étonner s'il y a quelque incertitude sur une tradition parti-

culière à la famille des Cabanillas !

Les promenades principales de Valence sont les avenues de Brio, du mont Oliveto et surtout l'Alameda; cette dernière toujours bien arrosée, est bordée de chaque côté de deux bancs de pierres et de deux trottoirs ombragés d'ormes, de peupliers, de platanes, d'orangers et d'arbres exotiques. Les voitures suivent la chaussée du milieu. Les gens de pied, parmi lesquels on remarque les personnes les plus distinguées, les toilettes les plus brillantes, se promènent sur les trottoirs. Des canaux bordés de fleurs ajoutent encore aux agrémens de ce lieu plein de charmes.

---

## MOEURS DES VALENCIENS.

---

LES habitans de Valence sont spirituels, enjoués, pleins d'égards pour les étrangers, passionnés pour la danse, le chant, les plaisirs, mais peu susceptibles d'un attachement solide. J'ai déjà rapporté le proverbe que l'envie a dicté contre les Valenciens, et qui leur suppose peu de fermeté dans le caractère. Plusieurs auteurs se sont accordés à critiquer leur légèreté. Gracian parlant de la ville de Valence, dit que « c'est une  
« ville agréable, noble et belle,  
« remplie de tout ce qui n'est point



« *substance* (1). » Murillo peint les habitans de ce pays, comme aussi légers d'esprit que de corps.

M. de la Borde en reconnoissant en eux cette variété de goûts, cette mobilité d'imagination, et en avouant que lorsqu'on se trouve au milieu de ce peuple, on croit n'être plus en Espagne, a tiré des conséquences bien différentes.

« Les Valenciens, dit-il, ont à la vérité, de la légèreté dans le caractère, de la mobilité dans l'esprit, de la gaîté dans les manières; le goût des plaisirs les domine; le chant, les danses, les banquets, les fêtes de tous les genres font l'objet de leur

---

(1) *Llena de todo lo que no es substancia.*

prédilection ; ils s'en occupent sans cesse , pendant leur travail , pendant leurs prières , dans les rues , dans les maisons , dans les sociétés : les fêtes même de l'église deviennent pour eux des objets de récréation ; mais ils n'en sont pas moins des personnages sérieux , lorsque les circonstances l'exigent ; ils n'en sont pas moins actifs dans le commerce , ni moins industrieux dans les arts , ni moins appliqués dans l'agriculture , ni moins profonds dans les sciences. Valence a produit assez de savans , de littérateurs , d'artistes et de bons négocians pour détruire l'imputation de nullité qu'on ne s'est permise que sur des apparences trompeuses.

« Les femmes méritent encore moins de reproches ; elles y sont dou-

ces, aimables, et montrent quelquefois plus de courage et d'énergie que les hommes ».

Au surplus le reproche que la plupart des Espagnols font actuellement aux Valenciens de manquer d'énergie, est presque en contradiction avec l'idée qu'ils se formoient autrefois de cette nation.

Madame d'Aulnoy qui ne paroît point avoir visité Valence, et qui n'en parle sans doute que d'après ce qu'elle a pu en entendre dire à Madrid, faisoit de ses habitans un portrait peu flatté.

« Valence, disoit cette dame dans sa relation publiée en 1715, est une ville dont le peuple est de la dernière méchanceté. Il n'y a point de crimes dans lesquels ils ne s'engagent déter-

minément pour de l'argent. Ils portent des stilets et *des armes qui tirent sans faire aucun bruit* (1). Il y a de deux sortes de stilets ; les uns de la longueur d'un petit poignard, qui sont moins gros qu'une grosse aiguille, et d'un acier très-fin, carrés et tranchant par les côtés : avec cela ils font des blessures mortelles, parce qu'allant fort avant, et ne faisant qu'une ouverture aussi petite que pourroit faire une piqûre d'aiguille, il ne sort point de sang ; à peine peut-on voir l'endroit où vous avez été frappé ; il est impossible de se faire panser, et l'on en meurt presque toujours.

« Les autres stilets sont plus longs,

---

(1) Apparemment des fusils ou pistolets à vent.

et de la grosseur du petit doigt , et si fermes , que j'en ai vu , du premier coup , percer une grosse table de noyer. Il est défendu de porter de ces sortes d'armes en Espagne..... Il n'est pas permis non plus d'avoir de ces petits pistolets qui tirent sans bruit ; mais , malgré la défense , beaucoup de personnes s'en servent. »

Avouons-le , des mœurs aussi atroces n'ont jamais pu être celles d'une population entière. Mais les *Bando-leros* , c'est le nom que l'on donne à ces assassins à gages , paroissent avoir été extrêmement multipliés. On frémit en parcourant les rues de Valence , et surtout celles qui avoisinent la place du marché , de voir sur les murailles des croix avec des inscriptions qui rappellent les noms des



personnes assassinées dans ces mêmes lieux.

Le nombre des meurtres est aujourd'hui fort diminué, et ce qui n'a pas peu contribué à ce bienfait, c'est l'institution d'une garde de nuit semblable aux *Watchmen* de Londres. Les gardes de Valence portent le nom de *Serenos*. Tenant chacun à la main un falot et une hallebarde, ils parcourent les rues pendant la nuit, et avertissent les locataires des maisons dont on a laissé les portes ouvertes. Ils donnent de la lumière à ceux qui leur en demandent, éclairent et conduisent les personnes qui ont besoin de leurs secours. Ce sont eux qui, dans les besoins urgens, sont chargés d'amener les sages-femmes, les chirurgiens, les médecins, les notaires,

les confesseurs. Tous leurs gages consistent dans la rétribution volontaire que leur donnent chaque semaine les propriétaires ou locataires du quartier où ils font leur ronde. Comme les *Watchmen* de Londres, ils sont tenus de donner continuellement des preuves de leur vigilance, en annonçant à haute voix l'heure qu'il est et le temps qu'il fait. Sous un ciel aussi pur que celui de Valence, ils n'ont presque jamais qu'un mot à dire, c'est celui de *Sereno* : de-là est venu le nom qu'on leur donne habituellement.

C'est Valence qui a donné le premier exemple de cette institution qui s'est propagée ensuite dans plusieurs grandes villes, notamment à Barcelone. L'établissement des *Serenos* n'est

pas très-ancien ; il ne remonte qu'à l'année 1777.

A cette époque la police ayant prohibé les feux d'artifice , qui étoient presque aussi multipliés que les *sérénades* dans les fêtes particulières , et donnoient lieu à de fréquens incendies , une foule d'artificiers furent réduits à mourir de faim. Un alcade, nommé *Joachim Van* , imagina de les employer d'une manière utile pour le public et pour eux-mêmes, en en formant une garde nocturne.

La noblesse de Valence est plus fière , plus hautaine qu'ailleurs ; elle ne se distingue pas seulement par le nombre des quartiers, ce qui se réduiroit à un simple calcul arithmétique ; la considération à laquelle ses membres ont tant de prétention est



fondée aussi sur la différence d'origine. On distingue, en conséquence, la noblesse en trois classes qui vivent dans une antipathie mutuelle, sous les dénominations de *sang bleu*, de *sang rouge* et de *sang jaune*.

Le *sang bleu* comprend seulement les familles qui ont été élevées à la *grandesse*, ou qui y ont des droits.

Le *sang rouge* se compose des anciennes familles, et particulièrement des anciens titres de Castille et d'Aragon.

Le *sang jaune* comprend les titres modernes de Castille, et en général les nobles, ou *hidaigos*, dont l'illustration ne remonte pas à plus de deux cents ans.

Il semble que l'on ait voulu fonder sur la *couleur*, dans la mère-patrie,

des distinctions qui existent de fait dans les colonies, et n'en sont quelquefois pas pour cela moins chimériques.

En Espagne on ne connoît point d'ennoblis, et comme les mésalliances sont fort rares, les familles plébéïennes sont condamnées à une roture perpétuelle, à quelque degré d'opulence qu'elles parviennent.

Il est vrai que les *hidalgos* ou nobles d'extraction sont tellement multipliés, qu'il y auroit plutôt nécessité d'en réduire le nombre que de l'augmenter. Certaines provinces prétendent, et ce n'est pas sans quelque fondement, que tous leurs habitans sont *gentilshommes*. Par exemple les Asturiens, se considérant tous comme descendans des anciens Goths qui se

réfugièrent dans les Asturies, et ne subirent jamais le joug des Maures, sont réputés noble à cause de leur origine. D'un autre côté, Philippe II a accordé la noblesse à tous les Biscayens, en récompense des services qu'ils lui avaient rendus; mais ce seroit là un véritable ennoblissement, et nous venons de voir que cette noblesse factice n'est point aux yeux des Espagnols une illustration réelle.

Au surplus les *pecheros*, ou roturiers, ne sont point traités avec trop de supériorité par les hidalgos, et l'inégalité des rangs est peut-être ici moins choquante que dans d'autres contrées. Les Valenciens, de la classe moyenne principalement, sont trop actifs pour porter envie à la noblesse. Il est vrai que leurs femmes sont

aussi impérieuses, aussi ennemies de toute occupation grave que les hommes se montrent industrieux. Pour peu que leurs maris se procurent d'aisance par leur travail, ou jouissent des faveurs de la fortune, elles vivent dans une inaction complète, rejetant jusqu'à ces ouvrages qui sont l'apanage de leur sexe. La lecture elle-même n'a point d'attrait pour elles.

« Cependant, observe M. de la Borde, par un effet de la mobilité du caractère propre au pays qu'elles habitent, les Valenciennes sont toujours en mouvement; elles se promènent dans les rues, elles entrent de boutique en boutique, souvent sans rien acheter; elles vont fréquemment dans les églises : les fêtes, les stations, les

quarante heures servent de prétexte à leurs courses.

« Elles ont une prédilection particulière pour la place de sainte-Catherine, qui est un lieu de rassemblement pour les hommes; elles ne sortent presque jamais de chez elles, sans y passer, quelque détour qu'elles doivent faire. Un homme qui resteroit une journée entière sur cette place, y verroit passer les trois quarts des femmes de Valence, ordinairement deux à trois fois.

---

## CÉRÉMONIES, RELIGIEUSES

## ET PROCESSIONS.

---

PLUS superstitieux peut-être que les autres Espagnols, les Valenciens invoquent une multitude de saints, à qui ils attribuent, en quelque sorte, une surveillance spéciale sur les choses d'ici bas, chacun dans sa partie séparée. Les voituriers ne manquent jamais de porter sur eux quelque image de saint pour laquelle ils ont la plus grande vénération, tant qu'ils réussissent dans leur voyage; mais éprouvent-ils quelque contrariété, ils accablent d'imprécations l'image de

leur patron , et la foulent quelquefois aux pieds , en s'écriant : Au diable Sainte-Barbe ! A tous les diables Saint-François ! etc. , etc.

Je ne parle pas ici des images miraculeuses qui sont très-communes en Espagne , et pour lesquelles on fait des dépenses considérables en cierges et *ex-voto* de toute espèce.

Les processions ne sont pas moins brillantes que celles de Barcelone. On y voit , comme à la Fête-Dieu d'Aix en Provence , et à la procession du Géant d'Anvers , des travestissemens de toute espèce , des figures colossales , etc.

En tête de chaque procession marchent toujours huit statues de géants , dont les têtes sont de carton , et d'une grosseur énorme. Des hommes

cachés par une ample draperie, tiennent ces têtes au bout d'une longue perche, ils les font danser, sauter, pirouetter, etc., tandis que les dévôts chantent des antiennes. Une fondation considérable a pour objet de fournir au costume de ces géants et au salaire des hommes qui les font mouvoir.

Les processions du jeudi et du vendredi saint, et surtout la dernière, sont célébrées avec la plus grande pompe.

Les Espagnols attachent de singuliers préjugés au vendredi saint. Ils prétendent qu'une personne née ce jour-là, jouit d'un don particulier; si par hasard elle passe devant un cimetière où l'on ait enterré un homme assassiné, ou tout près d'un endroit



où vient de se commettre un meurtre, elle voit aussitôt apparôître la victime toute sanglante.

On objectera qu'une erreur aussi grossière devroit être depuis longtemps démentie par l'expérience. Point du tout. Parmi les hommes nés le vendredi saint, les uns croient de bonne foi à cette chimère, et sont les premières dupes de leur imagination exaltée; d'autres font semblant d'y croire; le plus grand nombre, peut-être, évite avec empressement de passer devant les cimetières, de peur d'en faire l'essai.

Tous les ans, le 18 mars, veille de la fête de saint-Joseph, les menuisiers et les charpentiers dressent, chacun devant la porte de sa boutique, de petits théâtres où ils placent

des mannequins habillés, de grandeur naturelle. Un masque forme le visage ; les habits et les bonnets sont de papier, et le plus souvent exécutés avec beaucoup d'adresse.

Quelques-unes de ces figures sont fort jolies ; elles représentent un Bacchus sur un tonneau, un Espagnol et une Espagnole dansant le boléro au son de la guitare, un géant vêtu à la Hollandaise, faisant danser un ours, etc. On en compte souvent jusqu'à cent cinquante, dans les divers quartiers de la ville.

Les mannequins sont élevés sur un grand bûcher artistement caché. On y met le feu à l'entrée de la nuit. Ces réjouissances s'appellent *Fallas de San Josef*. On ne conçoit pas comment cet usage n'occasionne pas de fré-

quens incendies dans une ville où les rues sont si étroites.

Tel est l'empressement des habitans de toutes les classes pour ces divertissemens, moitié pieux, moitié profanes, que les gens de condition se déguisent pour se confondre avec le peuple, et jouir du spectacle plus à leur aise.

Je ne décrirai pas la fête de saint-Vincent-Ferrier, patron de Valence, ni d'autres solennités qui n'offrent que la répétition des mêmes scènes avec très-peu de variété. Je me contenterai de rappeler, d'après M. de la Borde, combien peu de telles cérémonies sont favorables à la vraie piété.

« La nuit, dit ce voyageur..... la foule devient plus grande; les cha-

peaux rabattus pour les hommes, les mantilles pour les femmes, favorisent les intrigues que la nuit couvre de ses ombres; souvent la mère cherche en vain sa fille, et l'époux sa femme; on se perd dans la foule, on ne se retrouve point : les ténèbres de la nuit cachent les suites qui en résultent. On craint peu d'être découvert; on est entouré d'individus qui ont les mêmes vues : l'indulgence est réciproque.

---

~~~~~  
LAC D'ALBUFÉRA.  

---

J'AI déjà dit combien les environs de Valence offrent d'attraits à l'amatteur de paysages, à l'observateur de la belle nature. On voit à une lieue au sud de Valence le fameux lac d'*Albufera*, qui a près de quatre lieues de longueur, deux de largeur, et dix de circonférence. Mais il n'est pas toujours plein, et l'eau y est constamment fort basse : à peine peut-il porter de petites barques. On y pêche quantité de poissons, et ses eaux ou ses rives sont couvertes d'une multitude d'oiseaux aquatiques, aux-

quels les chasseurs font une guerre acharnée. Cette chasse n'a lieu que certains jours de l'année. Le lac se couvre de barques d'où l'on tire à coups de fusils les sarcelles, les poules d'eau et les canards sauvages. Ces oiseaux, serrés de près, se réfugient dans les roseaux, d'où ils s'élèvent par nuées à l'approche des chasseurs, en leur offrant, par leur terreur même, une proie plus facile. Les habitans de Valence viennent en foule contempler ce curieux spectacle.

Le lac d'Albuféra seroit tantôt à sec, et tantôt dans un état de débordement inquietant pour les propriétés voisines, si l'on ne portoit remède à ces deux extrêmes. Dans les temps de sécheresse on y fait entrer les eaux des rivières voisines, à l'aide

d'une machine hydraulique fort ingénieuse. S'il survient une inondation, une ouverture ménagée dans son enceinte, et fermée d'une écluse, verse le surplus des eaux à la mer.

Cette propriété est affermée par le gouvernement qui en tire ordinairement douze mille piastres ( plus de 60,000 francs ). Le fermier vend à diverses personnes la permission d'y chasser. Buonaparte en avoit fait la dotation et le titre du duché du maréchal Suchet, à qui sa noble conduite et sa valeur pendant la guerre d'Espagne auroient mérité une récompense moins précaire.

Le Grao est le port de Valence. Les embarquemens et débarquemens n'y sont nullement commodes ; cependant on y voit un grand nombre



de petits bâtimens de cinquante à soixante tonneaux.

Les riches habitans de Valence fréquentent le Grao pendant l'été; ils viennent y prendre des bains de mer : la plupart possèdent de jolies maisons de campagne dans les environs.

---



## THÉÂTRE ROMAIN

## A MURVIEDRO.

---

L'ANTIQUÉ Sagonte, dont il a déjà été question dans un des précédens chapitres, a fait place à la petite cité moderne de Murviedro.

Le monument de l'antiquité qui s'y trouve le mieux conservé, est le Théâtre. Il y a quelques années, un corrigéor de Murviedro essaya d'y donner une représentation dramatique. On rétablit en charpente les parties du théâtre qui avoient été détruites. Un nombre immense de spectateurs put y assister.

On distingue encore aujourd'hui, dans l'amphithéâtre de Murviedro, la partie semi-circulaire où se plaçoient les spectateurs, qui pouvoient entrer et sortir commodément par des issues appelées *vomitoires*. Les portes par lesquelles entroient les magistrats, les places destinées aux juges, aux licteurs et aux courtisanes, sont pareillement conservées.

Un officier préposé par le gouvernement, veille à ce qu'on ne fasse plus de dégradation à ce monument précieux. Autrefois, malgré les défenses, les habitans du pays alloient y chercher, comme dans une carrière, des matériaux pour la construction de leurs rustiques édifices. « Ces curiosités, dit Swinburne, sont peu importantes sans doute pour

les habitans, sous le rapport de l'art, mais elles ne laissent pas de leur être profitables, en attirant un grand nombre d'étrangers. »

---

~~~~~

CULTURE DE LA VIGNE,  
DES PALMIERS, DES MURIERS, etc.

---

**A**LICANTE, située dans la partie la plus méridionale du royaume de Valence, et formant une langue de terre étroite entre la Méditerranée et le royaume de Murcie, est renommée par ses vins. Le bon vin d'Alicante se tire de Muscatelle. On y fait aussi avec le raisin une espèce de sirop, nommée *arrope*. Il suffit de faire cuire à petit feu le jus exprimé du raisin en y mêlant un douzième de terre calcaire, destinée à absorber

l'acide *malique* qui communique aux fruits un goût aigrelet (1).

On prépare à Liria, à Denia, dans le comté de Carles, et en général sur

---

(1) C'est de la difficulté d'absorber entièrement l'acide *malique* du raisin, que venoit l'impossibilité presque absolue de faire cristalliser le *sucre de raisin*, dans un temps où l'on cherchoit tour à tour dans les diverses productions du règne végétal le produit que fournit en si grande abondance la canne des Antilles. On reconnoît aujourd'hui qu'il vaut mieux semer du blé dans nos terres et le donner en échange des denrées coloniales. Vouer à la culture de la betterave des milliers d'arpens, ou exporter à l'étranger la récolte de ces mêmes arpens, c'est à peu-près le même résultat pour notre industrie agricole.

les côtes du même royaume, beaucoup de raisins secs dont la quantité est évaluée à quarante mille quintaux par an.

« Pour faire sécher les raisins, dit M. de la Borde, on fait une lessive avec des cendres de romarin et de sarment, dans laquelle on met un quart de chaux vive. On fait chauffer cette lessive, on y met les raisins contenus dans un vase percé de trous. Quand les grappes sont au point qu'on les désire, on les porte ordinairement sur des roches nues, où on les étale sur des lits d'artemise des champs, on les retourne tous les deux ou trois jours, jusqu'à ce qu'ils soient secs. »

A Malaga, et dans tous le royaume de Grenade, on fait simplement sé-

cher ces raisins aux rayons du soleil ; la pellicule en est plus dure , mais la substance est plus savoureuse , et le débit plus avantageux.

Les mûriers , extrêmement multipliés dans le royaume de Valence , nourrissent une immense quantité de vers. Il en résulteroit la plus belle soie de toute l'Espagne , si les Valenciens , malgré la vivacité de leur imagination , n'étoient pas obstinés à suivre leur ancienne routine dans le devidage : ils font entrer dans le fil qu'ils forment , un nombre indéterminé de brins.

Les grandes plantations de mûriers viennent de semence. On recueille les mûres qui ont atteint leur maturité , en frappant les branches avec des cordes de genêt. Les fruits en

terrés à la profondeur de deux pouces, donnent bientôt naissance à de petits arbres que l'on transplante dès que la pépinière a pris l'accroissement convenable.

Le palmier, que l'on cultive dans cette province, est le dattier. Cet arbre étant dioïque, c'est-à-dire, présentant exclusivement des fleurs mâles ou femelles sur une seule tige, il faut de toute nécessité entremêler les palmiers femelles de palmiers mâles, si l'on veut que les premiers rapportent des fruits. On plante toujours un palmier mâle entre deux femelles, et on les arrose tous les trois jours. Ils ne portent des dattes bonnes à manger, que dix années après leur plantation. Les femmes et les filles fabriquent avec les feuilles de



palmier, des nattes dont la vente ne laisse pas d'être lucrative. Les bouquets de fleurs mâles s'exportent en Italie, où ils servent à la cérémonie du dimanche des Rameaux.

« La culture du palmier, dit M. de la Borde, demande une continuité de travaux très-pénibles ; le cultivateur est obligé de grimper avec effort le long de la tige raboteuse et vacillante, jusqu'à la couronne de l'arbre, pour examiner les fleurs et les fruits, et les tourner du côté du soleil.

« Ce travail, qui se répète souvent, n'est cependant pas le plus dangereux, en comparaison de ce qu'il faut faire pour utiliser les branches des palmiers stériles. Au printemps et dans le courant du mois d'août,

on lie tous les rameaux en un seul faisceau, que l'on couvre de spar-te (1). Pour former ce faisceau, le cultivateur est obligé de voltiger, pour ainsi dire, sur les branches flexibles de l'arbre, afin de les réunir et de les entourer d'une corde.

« Cette première opération faite, il dresse à l'extrémité de l'arbre une échelle sur laquelle il s'élève pour faire la seconde ligature; ensuite il applique son échelle sur cette ligature; et s'élevant de nouveau, il entoure la couronne d'une troisième corde; son faisceau formé, il se débarrasse de ses instrumens, replace l'échelle par une gradation contraire à la première, et descend de corde

---

(1) Espèce de genêt.

en corde jusqu'à la tige, d'où il glisse rapidement jusqu'en bas. ».

La canne à sucre étant moins propre encore au climat de Valence, que le palmier-dattier, l'on a presque renoncé à sa culture. Il n'y a plus guères aujourd'hui de champs de cannes que dans le duché de Gandia. La récolte de cette production se fait dans le mois de novembre, et est l'occasion de divertissemens, comme chez nous l'époque des vendanges. Le jus de la canne produit une espèce d'ivresse qui ne contribue pas peu à entretenir la gaieté des travailleurs.

---